



HAL
open science

Le Passage dans le Zodiaque : une image récurrente de la littérature latine

Joël Thomas

► **To cite this version:**

Joël Thomas. Le Passage dans le Zodiaque : une image récurrente de la littérature latine. *Antiguidade Classica : Que fazer com este patrimonio ?*, Mar 2003, Lisbonne, Portugal. pp.165-169. hal-04622440

HAL Id: hal-04622440

<https://hal.science/hal-04622440>

Submitted on 24 Jun 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le Passage dans le Zodiaque : une image récurrente de la littérature latine

Joël THOMAS

Université de Perpignan (France)

L'intérêt de l'Antiquité latine pour l'astrologie en général et pour le symbolisme zodiacal en particulier est une évidence¹. Pour le chercheur, par contre, la difficulté vient de ce qu'il a du mal à se repérer dans ce maquis, cette auberge espagnole où les pratiques superstitieuses côtoient des spéculations beaucoup plus élaborées, qui peuvent pourtant beaucoup nous apprendre sur la spiritualité des Romains. En synchronie, donc, les données sont embrouillées : à un moment donné, il est difficile de défaire l'écheveau des discours parallèles, mais de tonalités bien différentes, ayant le thème astrologique comme support. Il est clair que le symbolisme zodiacal tient une place importante dans l'œuvre de Virgile, qu'il s'agisse des *Géorgiques* ou de l'*Énéide*. Nous-même avons repéré un souci, de la part du poète mantouan, de construire son *Énéide* sur le modèle d'une architecture zodiacale, le passage du héros dans les douze signes (et les quatre éléments) constituant une forme de parcours initiatique, de *catharsis* reproduisant la course du soleil dans le zodiaque². Il est difficile de nier la réalité des indices de ce symbolisme. Il est par contre plus difficile de les interpréter, et

¹ Pour un état de la situation, cf. A. Bouché-Leclercq, *L'Astrologie grecque*, Paris, Leroux, 1899 (rééd. Bruxelles, 1963) ; « L'astrologie dans le monde romain », Paris, *Revue Historique*, LXV, 1897, p. 241-299 ; W. E. Peuckert, *L'astrologie. Son histoire. Ses doctrines* (1965), 2^e éd., Paris, Payot, 1980.

² J. Thomas, *Structures de l'imaginaire dans l'Énéide*, Paris, Les Belles Lettres, 1981.

de leur donner sens. On ne peut négliger l'hypothèse selon laquelle Virgile pourrait avoir eu, à la suite d'une inclination personnelle, le désir de donner au symbolisme zodiacal une place démesurée par rapport à celle que lui accordait la culture de son temps. Confronté à la nécessité de mettre en évidence l'impact réel de cette tradition astrologique, nous avons repéré les relations que Virgile entretenait avec les milieux philosophiques et mystiques de son temps, en particulier les cercles pythagoriciens, qui ont marqué sa propre pensée : toute une convergence symbolique tend à montrer que Virgile connaissait bien les milieux spirituels de son temps, en particulier le pythagorisme. Il y a sans doute été initié. Mais, à deux mille ans de distance, l'enquête est difficile à conduire, et rien ne peut être prouvé de façon irréfutable.

Devant cette aporie, il est une autre façon de prendre le problème : en le situant en perspective, dans le cours diachronique d'une histoire du symbolisme zodiacal dans l'Antiquité. Là encore, les choses ne sont pas simples. Le milieu où se développent ces spéculations est très flou, instable, protéiforme. Beaucoup de ces traditions étaient ésotériques, elles n'étaient communiquées qu'au terme d'un processus initiatique³. Nous n'y avons donc accès que par des voies tangentielles, lacunaires : indiscretions, ou informations plus tardives (les *Propos de Table* de Plutarque, les *Saturnales* de Macrobe, le commentaire de Virgile par Servius, le commentaire du *Somnium Scipionis*, du même Macrobe), nécessairement tronquées ou incomplètes, voire inexactes. Il est donc *a priori* difficile de déterminer l'importance que pouvait avoir le symbolisme zodiacal dans l'imaginaire des Romains, et dans leur *imago mundi*, dans leur système de représentation du cosmos et de ses dynamismes organisateurs.

³ Cf. J. Thomas, article « Socio-histoire de l'ésotérisme à Rome » du *Dictionnaire critique de l'ésotérisme* (J. Servier dir.), Paris, P.U.F., 1998, p. 1200-1203.

Pour mettre de l'ordre dans ce désordre de nos informations, une stratégie scientifiquement valide serait d'établir une pérennité, une stabilité dans le temps, des références et des systèmes de représentations usités par les différents textes littéraires ayant recours à un symbolisme zodiacal. Un mode de représentation assez récurrent pour passer les siècles sera *ipso facto* ancré solidement dans l'imaginaire de la culture et de la civilisation qui l'ont produit. Si l'on repère les mêmes référentiels, présentés de façon très voisine, il y a toute chance pour que cette stabilité corresponde à un système de pensée très pérenne : en l'occurrence, une tradition identifiant le processus d'individuation des peuples et des individus à une héliomorphose, une trajectoire solaire du Levant au Couchant, à travers les douze signes du Zodiaque.

La figure d'Énée, héros solaire traversant les douze livres de l'*Énéide* coïncide alors avec une image du cosmos : le soleil parcourant le Zodiaque. La structure privilégie même implicitement l'existence d'un treizième terme : un axe central, un pôle autour duquel pivote le Zodiaque (de même que le Bouclier solaire d'Énée, au VIII^{ème} livre, porte Apollon-Phébus en son centre)⁴.

Or dans ce cas de figure, les textes vont nous apporter le témoignage irréfutable d'une véritable filiation de cette image, dans une concaténation, une chaîne d'auteurs, que nous suivons sur plusieurs siècles, à travers des variations et un chatolement qui ne masquent pas sa grande stabilité.

Déjà, dans ses *Annales*, Ennius (239-169 av. J.-C.) – prestigieux modèle pour Virgile⁵ – nous décrit un épisode du sacre de Romulus où la souveraineté prédestinée de Romulus est soulignée par des *mirabilia*, un prodige faisant intervenir un animal solaire, une sorte de Phénix, accompagné de douze oiseaux,

⁴ On pense bien sûr à l'*Artémis* de G. de Nerval, « La treizième revient... C'est encor la première. »

⁵ Beaucoup des éléments de notre documentation sont empruntés à l'article de Y. Dauge, « Le treizième livre de l'*Énéide*. Astrologie et énergétique de la métamorphose », in *Pallas*, XXX, Toulouse, 1983, p. 25-48.

qui en sont en quelque sorte l'hypostase, la manifestation dans l'épaisseur de la matière. Ennius nous précise qu'ils sont organisés en trois groupes de quatre. La remarque est d'autant plus intéressante qu'à l'époque d'Ennius, le zodiaque à douze signes n'existe pas encore (il est contemporain de Virgile⁶). Il semble donc que le regroupement de douze en trois fois quatre (en l'occurrence, trois fois quatre éléments) corresponde à un symbolisme plus ancien, déjà connu, et qui n'aurait fait que s'inscrire, comme un *exemplum* supplémentaire, dans le symbolisme zodiacal des douze signes :

*« Interea sol albus recessit in infera noctis
exin candida se radiis dedit icta foras lux ;
et simul ex alto longe pulcherruma praepes
laeva volavit avis, simul aureus exoritur sol.
Cedunt de caelo ter quattuor corpora sancta
avium, praepetibus sese pulchrisque locis dant.
Conspicit inde sibi data Romulus esse propitum
auspicio regni stabilita scamna solumque. »* (Annales, I, v. 93-100),

« Cependant le soleil pâlit et se retira dans les régions inférieures de la nuit. Mais bientôt, dardée en rayons, une lumière éblouissante fusa de nouveau ; venu des profondeurs du ciel, un oiseau, le plus splendide qui fût jamais, vola très haut, à gauche, au moment même où réapparut le soleil d'or. C'est alors que descendent des cieux, figures de la divinité, trois groupes de quatre oiseaux, et la disposition qu'ils adoptent révèle un destin extraordinaire et merveilleux. Romulus comprend à cet instant qu'un tel présage lui assure personnellement la souveraineté royale, la possession du trône et de la terre. »

Virgile s'en souviendra en décrivant la scène de l'aigle et des douze cygnes, qui crée, autour de ce symbole solaire de la souveraineté, une sorte de pont entre l'image d'Ennius et le nouveau symbolisme zodiacal, manifesté, lui, dans l'architecture même de l'*Énéide* :

*« Aspice bis senos laetantis agmine cycnos,
aetheria quos lapsa plaga Iovis ales aperto
turbabat caelo ; nunc terras ordine longo
aut capere aut captas iam despectare videntur. »* (I, 393-396 ; trad. J. Perret) :

⁶ Là dessus, cf. J. Bayet, « L'immortalité astrale d'Auguste, ou : Manilius commentateur de Virgile, *Revue des Etudes Latines*, XVII, Paris, 1939, p. 141-171.

« Regarde ces cygnes au nombre de deux fois six, joyeux d'aller en troupe ; l'oiseau de Jupiter, s'étant laissé glisser des plages éthérées, les dispersait dans le ciel découvert. Maintenant, en longue file, ils semblent prendre possession de la terre ou déjà, de là-haut, la regarder comme bien à eux. »

Quant au regroupement en trois fois quatre éléments, Virgile fera un écho à sa lecture zodiacale dans une évocation de type alchimique⁷, complémentaire de la symbolique zodiacale : celle où, à la demande de Vénus, Vulcain forge les armes héroïques d'Énée, à partir d'un foudre de Jupiter constitué de douze rayons, trois pour chaque élément :

« *Tris imbris torti radios, tris nubis aquosae
addiderant, rutuli tris ignis et alitis Austri.* » (VIII, 429-430 ; trad. J. Perret revue) :

« Ils y avaient lié trois rayons de cette grêle qu'il brandit comme une arme, trois d'une nuée chargée d'eau, trois de feu flamboyant et de ce vent Auster qui est oiseau. »

Ennius écrit ses *Annales* à la fin du III^e s. av. J.-C. À la même époque est fixée une liste des douze dieux de l'Olympe, codifiée pour la première fois dans le lectisterne de 217 av. J.-C., et évoquée par le même Ennius (*Annales*, v. 60-61). Lorsque se développera la théorie des douze signes du zodiaque, une correspondance va s'établir entre les dieux et les signes. Au début du I^{er} s. ap. J.-C., Manilius nous propose (*Astronomiques*, II, 439-447) une liste (Bélier-Minerve ; Taureau-Vénus ; Gémeaux-Apollon ; Cancer-Mercure ; Lion-Jupiter ; Vierge-Cérès ; Balance-Vulcain ; Scorpion-Mars ; Sagittaire-Diane ; Capricorne-Vesta ; Verseau-Junon ; Poissons-Neptune) Si l'on se souvient qu'Auguste avait organisé, selon Suétone, un festin secret appelé « dîner des douze dieux », où lui-même était déguisé en Apollon (*Div. Augustus*, LXX), on voit que l'idée était dans l'air. Dès lors, nous comprenons plus clairement le passage des *Géorgiques* où Virgile propose à Octave une place dans le zodiaque céleste, entre la Vierge et le Scorpion, c'est-à-dire précisément dans le signe de

⁷ Là aussi, nous ne savons rien de clair sur l'alchimie du temps de Virgile. Officiellement, elle n'est attestée dans les textes qu'à partir du III^e s. ap. J.-C., avec Zosime de Panopolis. Mais il est clair qu'elle n'est pas apparue sous

la Balance, signe d'Octave – et de Virgile... : la continuité d'une correspondance s'affirme entre le panthéon et le zodiaque, symbolisant tous deux l'ensemble des dynamismes organisateurs et des forces cosmiques qui font la vie et l'histoire du monde.

Au début du II^{ème} s. après J.-C., Apulée, partant d'un autre système référentiel (le culte à mystères d'Isis, et son initiation), retrouve les mêmes structures symboliques : lors de son initiation solaire, au livre XI des *Métamorphoses* (« *Nocte media vidi solem candido coruscantem lumine* », XI, 23,7), Lucius revêt, comme symbole de son « héliomorphose » et de sa métamorphose spirituelle, au terme de l'initiation, douze *stolae*, douze robes correspondant aux douze signes du zodiaque, puis un treizième vêtement, une tunique de lin sans couture, d'une seule pièce, accompagnée d'un manteau (sans doute assez semblable à ce manteau cosmique, sorte de ciel étoilé, qui est figuré sur les iconographies de Mithra), et symbolisant la souveraineté universelle d'Osiris, comme « fils du soleil », *ad instar Solis* : le contexte est différent, mais la structure que nous avons repérée, et que nous suivons, maintenant sur six siècles, est toujours stable et pérenne.

En ce même III^{ème} s. ap. J.-C., la mosaïque de Boscéaz, en Suisse, apparaît comme une figure organisée en treize médaillons octogonaux, et privilégiant donc elle aussi notre symbolique du douze organisée autour d'un axe ; le médaillon du centre est occupé par Vénus, symbole de l'Amour cosmique universel, et mère d'Énée, en même temps que le principe qu'elle évoque, *Amor*, est l'anagramme de Roma⁸. Autour d'elle constellent les douze autres

sa forme élaborée d'un seul coup ; tout un terreau symbolique a dû servir à sa lente élaboration ; mais nous sommes réduits aux hypothèses.

⁸ Cf. F. Paschoud, *Roma Aeterna*, Neuchâtel, Attinger, 1967. D'ailleurs, l'un des noms secrets de Rome était *Valentia*, la Forte, traduction latine du grec *Romé* ; et en 128 ap. J.-C. fut inauguré le temple de Vénus et de Rome, composé de deux temples accolés par les deux *cellae* (celle de Vénus et celle de Roma) opposées : le plan du temple est comme la transposition de la *coincidentia oppositorum* entre Rome et son double, *Amor*, nom

médailles ; les quatre médailles d'angle figurent des Tritons et des Néréides ; les six médailles centraux (Saturne, le Soleil, la Lune, Mars, Mercure et Jupiter) s'organisent autour de Vénus ; Ganymède et Narcisse flanquent de part et d'autre l'ensemble. La charge symbolique est complexe, et semble bien se référer aux croyances pythagoriciennes : les planètes constellent en une ronde autour du principe de l'Amour cosmique, comme force aimantant et régissant le monde créé ; Ganymède et Narcisse, eux, sont les passeurs ; Narcisse symbolise l'âme s'efforçant de se libérer de son enveloppe charnelle ; alors que Ganymède, qui est l'échanson du banquet des Olympiens, représente l'âme qui, allégée du poids de ses éléments mortels, accède à l'Olympe. Logique de l'initiation et représentation symbolique du cosmos sont bien encore une fois associées. La figure (iconographique, ou littéraire, selon les cas) décrit à la fois une image du monde, et la route qui permet à l'individu de retrouver son chemin dans cette *selva oscura*.

Virgile avait déjà privilégié une image assez semblable, représentant le nombre douze et son dépassement dans l'unité : celle du roi Latinus, qui prête serment, les tempes nimbées de douze rayons d'or :

« *Interea reges, ingenti mole Latinus
quadriiugo vehitur curru, cui tempora circum
aurati bis sex radii fulgentia cingunt,
Solis avi specimen ; ...* » (XII, 161-164 ; trad. E. Bellessort revue) :

« Cependant, voici les rois : Latinus à la taille puissante, porté dans un quadrigé, le front ceint de douze rayons d'or brillant, symbole du Soleil, son ancêtre. »

Enfin, au IV^{ème} siècle, les grammairiens et commentateurs de Virgile, Servius, Macrobe, sont suffisamment imprégnés de cette tradition zodiacale pour que ce soit eux qui attirent notre attention sur ce mode d'interprétation ; et

souvent leurs gloses nous sont essentielles par les précisions qu'elles nous apportent. Dans son *Commentaire du songe de Scipion*, Macrobe nous fait un long développement sur la relation entre les planètes et le zodiaque (I, XV sq.) ; dans les *Saturnales* (I, 21, 16 sq.), il décrit la relation entre le zodiaque et le soleil, qu'il désigne du terme de « Coeur du ciel », *cor caeli* (*Comm.Somn. Scip.*, I, XX, 6 sq.), Servius nous révèle son intérêt pour ce type de spéculations, lorsqu'il nous précise que « *multi volunt Aeneam in horoscopo Virginem, ibi etiam Venerem habuisse* » (*Ad Aen.*, I, 314) : dans l'horoscope d'Énée, Vénus aurait été dans le signe de la Vierge. Dans son commentaire de *Géorg.* I, 33-35, Servius établit lui aussi une correspondance entre les planètes et les signes du zodiaque ; et, dans le même esprit, le Deutéro-Servius a cette remarque subtile, à propos de Latinus comparé au soleil (*Ad Aen.*, XII, 167) : ce soleil est en quelque sorte terrestre, simple *imago*, et représente une étape permettant d'accéder à la totalité de la gloire spirituelle du soleil, comme feu souverain, auquel est comparé Énée : « *Latino tantum imaginem Solis dedit, Aenean autem cum sidereo clipeo ipsi quodammodo comparat Soli.* »

On le voit, cette structure est trop stable dans la durée pour être le fruit d'un imaginaire individuel, si génial soit-il. Elle a des racines plus profondes, et transcrit bien la volonté d'une culture de se donner à voir à elle-même et aux autres, à travers cette image du monde, exprimée de façon récurrente, pendant sept siècles, dans l'iconographie et dans la littérature. C'est bien la volonté d'un groupe de se définir dans sa capacité de transformation et de régénération, qui s'est exprimée, d'Ennius à Macrobe, en passant par Virgile. Dans ses spéculations divinatoires, l'astrologie est sans doute « restée une discipline héritée de l'orient, étrangère dans son ensemble aux modes de divination romaine »⁹. Mais, dans sa fidélité à elle-même, dans la cohérence de ses références, la symbolique zodiacale que nous avons suivie à travers sept siècles

⁹ J. Abry, « Les *Astronomiques* de Manilius », *Pallas*, *op. cit.*, p. 58.

de vicissitudes historiques, s'affirme comme un élément dont la romanité s'est nourrie pour affirmer sa propre identité, et sa foi dans sa permanence et dans sa capacité de mutation. Ainsi, l'oiseau merveilleux évoqué par Ennius, et qui illumine – et consacre - l'aube de Rome naissante, trouvera un écho crépusculaire, mais cohérent, dans le *Phénix* de Claudien. La boucle est bouclée : au moment où elle va mourir, dans son chant du cygne, Rome proclame encore son immortalité et ses capacités de régénération.